

Article

« Éditer Prévost »

Jean Sgard

Études littéraires, vol. 1, n° 2, 1968, p. 175-183.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500017ar>

DOI: 10.7202/500017ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ÉDITER PRÉVOST

jean sgard

Prévost est à la fois célèbre et méconnu. Un bref récit de 250 pages lui a valu une réputation universelle ; mais ce récit ne constitue qu'une toute petite partie de son œuvre romanesque, un quarantième tout au plus, et l'œuvre, dans sa presque totalité, est tombée dans l'oubli. Ces dix ou douze romans, ces contes singuliers, ces grandes légendes familiales, ces nouvelles réalistes et tragiques, ces fresques historiques où il a mis tant d'images et de mythes au service d'une pensée forte, qui les connaît encore et qui les lit ? Des érudits, des lettrés, des amateurs de raretés : Prévost a une audience, il n'a plus de public. Cet écrivain audacieux qui rêvait de confier une réflexion originale et éclairée à la plus populaire des formes d'expression est devenu un auteur pour initiés. Différentes raisons expliquent cette situation ; elles tiennent à la fois à la nature de l'œuvre et à sa diffusion. Par sa nature même, l'œuvre romanesque de Prévost est déconcertante ; elle l'était pour ses contemporains. Dans la mesure où il utilisait des formes populaires — récit pseudo-historique, roman épique, nouvelle réaliste, relation de faits divers — il devait paraître archaïque ; la critique du temps lui a reproché l'abus des « contes de vieilles », des scènes violentes et macabres, du pittoresque de bas-étage, tout autant que l'utopie, le merveilleux sentimental et l'invraisemblance des situations. Cette œuvre paraissait relever à la fois de la « basse Romancie » populaire et de la « haute Romancie » aristocratique : elle était doublement démodée. Derrière ces formes anciennes, on a hésité à reconnaître une pensée résolument moderne. On ne peut plus en douter aujourd'hui : la narration personnelle des faux mémoires révélait un nouveau sentiment de l'existence ; la quête héroïque de *Cleveland* menait à une critique des valeurs morales, religieuses et politiques ; *le Doyen de Killerine* et les *Mémoires d'un honnête homme* posaient en termes nouveaux les rapports de l'individu et de la société ; *l'Histoire d'une Grecque moderne* était une analyse virulente de la dénaturation sociale ; les grandes biographies de Marguerite d'Anjou et de Guillaume le Conquérant

développaient les contradictions du despotisme éclairé. Cette vaste remise en question des valeurs établies, liée à l'apparition d'une classe nouvelle, on ne s'est pas attendu à la trouver dans une forme romanesque discréditée, contestée par les philosophes. Il est plus étonnant que le malentendu ait duré plus d'un siècle. L'immense succès de *Manon Lescaut* tout au long du XIX^e siècle est né d'un goût réaliste et sentimental qui en a faussé le sens ; au nom d'une esthétique tour à tour romantique, formaliste, naturaliste, on a exalté *Manon Lescaut* pour mieux condamner le romanesque, le tragique sombre, la métaphysique anxieuse d'un auteur que l'on ne comprenait plus. On a ignoré la portée révolutionnaire et l'originalité de son œuvre ; on l'a condamnée dans ce qu'elle avait de plus profond, de plus concerté, et pour les raisons mêmes qui devraient nous la faire aimer aujourd'hui. Le XX^e siècle redécouvre Prévost¹ ; mais chacun le redécouvre en quelque sorte pour lui-même ; le lire reste une aventure particulière : on touche ici au problème de la diffusion de l'œuvre.

On lit Prévost le plus souvent dans les bibliothèques, et on le juge sur l'édition des *Œuvres choisies* en trente-neuf volumes, publiée à Amsterdam en 1783-1785, et rééditée en 1810-1816 par l'imprimerie Leblanc. Cette collection imposante, presque décourageante par ses dimensions, aussi prestigieuse que fallacieuse, demeure aujourd'hui l'édition de référence, la *standard edition* de Prévost². Cette édition, et plus particulièrement la version revue de Leblanc, n'est pas mauvaise, mais elle ne rend pas justice à l'œuvre originale de Prévost ; conçue comme un monument élevé à la gloire du romancier, elle est en fait devenue son tombeau. Elle est trompeuse parce qu'à l'œuvre originale, elle mêle des traductions dont plusieurs ne sont pas de Prévost ; elle est trompeuse parce qu'elle ne donne pas toute l'œuvre originale ; elle l'est enfin parce que la présentation est désordonnée, la chronologie fautive et le texte incertain. Elle a contribué à fixer l'image d'un Prévost intarissable et diffus, apte à toutes les besognes ; elle nous cache l'unité de son œuvre et sa densité. Rétablie dans ses justes proportions, ordonnée, datée, présentée dans son texte d'origine, cette œuvre nous apparaîtrait peut-être enfin pour ce qu'elle est :

¹ Si l'on excepte le substantiel article publié par Brunetière dans la *Revue des Deux-Mondes* le 15 février 1885, les ouvrages qui rendent justice à l'œuvre entière de Prévost n'apparaissent qu'après 1930 ; je citerai les noms de Monglond, Trahard, C.-E. Engel, Roddier, M. Robertson, M.-R. de Labriolle, Busson, Ehrard, Mauzi, Mercier, V. Mylne et les actes du colloque Prévost d'Aix-en-Provence (1963), en renvoyant, pour plus de détails, à la bibliographie de mon livre, *Prévost romancier*, Paris, Corti, 1968.

² Voir D. C. Cabeen, *A Critical Bibliography of French Literature*, vol. IV, Syracuse University Press, 1951, art. 778.

admirablement riche et cohérente, sans cesse renouvelée dans son cours, et, au total, plus réduite en étendue que les œuvres d'un Balzac, d'un Dostoïevski ou d'un Proust auxquels l'un de nos meilleurs historiens du roman la comparait récemment³. La redécouverte de Prévost pour le grand public passe par l'édition de ses œuvres complètes et pour commencer, par une critique des *Œuvres choisies* ; c'est cette critique que j'aborderai ici.

Le bibliophile Pierre Bernard, dit Bernard d'Héry (1755-1833), avait donné en 1783-1785 une édition des *Œuvres choisies de l'Abbé Prévost, avec figures*, publiée sous rubrique d'Amsterdam et vendue à Paris « rue et hôtel Serpente » ; son « Essai sur la vie et sur les ouvrages de l'abbé Prévost », en tête du tome I, était excellent ; les éditions utilisées, édition revue et corrigée de 1756 pour les *Mémoires d'un homme de qualité*, éditions originales ou supposées telles pour les autres romans, étaient satisfaisantes ; tous les romans, à l'exception des *Aventures de Pomponius* avaient trouvé place dans la collection, qui eut grand succès. Ce succès était mérité ; si l'on songe aux avatars qu'ont connus les textes de Marivaux ou de Diderot, Prévost était privilégié. L'édition Leblanc garde fidèlement l'ordonnance des *Œuvres choisies* ; Pierre Bernard a développé en plusieurs points sa préface et fait de nouvelles recherches sur les textes de Prévost ; ceux-ci sont plus soigneusement établis ; le caractère Didot, plus moderne, élimine les s archaïques et les & ; la composition est plus éclairée ; l'usage des titres courants en haut des pages rend les volumes plus aisément consultables ; la reliure empire est souvent luxueuse. C'est assurément une belle édition, supérieure en bien des points à celle de 1783 ; mais elle a un siècle et demi d'âge, et cela se voit.

Quel est tout d'abord le choix qui a présidé à ces *Œuvres choisies* ? Il s'agissait initialement de publier les romans de Prévost et de leur joindre quelques œuvres réputées du même auteur, dans d'autres genres ; de même, aux romans de Lesage publiés dans la même collection devait s'ajouter une sélection du théâtre de la Foire. Prévost étant connu comme romancier et comme traducteur, on publia, à partir du tome 15, ses traductions. Mais il est bien évident que Richardson, même traduit très librement, n'en devient pas pour autant du Prévost, non plus que les œuvres de F. Sheridan, de Dryden, de Hawkesworth ou de Middleton qui font suite, dans la collection Leblanc, à celles de Richardson. À supposer que l'on considérât les traductions comme des œuvres, du moins fallait-il en exclure *Pamela* ou la continuation des *Mémoires de Miss Sidney Bidulphe*, où Prévost n'était pour rien. L'éditeur n'a pas eu de ces

³ H. Coulet, *le Roman jusqu'à la Révolution*, t. 1, Paris, A. Colin, « Collection U », 1967, p. 364.

scrupules ; il n'a pas hésité à donner, en tête de l'*Histoire de Miss Clarisse Harlowe*, l'« Éloge de Richardson », dans lequel Diderot attaquait vivement Prévost, et à la fin du même roman, les passages que l'abbé avait supprimés ; il n'a fait que suivre le goût de ses clients. Il déclare en tête du tome 33 : « En donnant les *Œuvres choisies* de l'abbé Prévost, j'avois écarté tout ce qui ne pouvoit pas convenir à cette collection, soit par le volumineux, soit par le genre, soit par ce qui pouvoit être contraire au goût françois ». En faveur du genre et du goût régnant, il a réuni Prévost, Richardson et F. Sheridan ; en faveur du peu de volume, il a joint la traduction de *All for love* de Dryden à un tome 33 un peu maigre ; il a réuni dans le tome 34 *Almorán* de Hawkesworth et les *Lettres de Mentor* ; les contes et nouvelles extraits du *Pour et contre* sont venus composer opportunément un tome 35 substantiel ; mais les quatre derniers tomes sont consacrés, par un véritable abus de confiance, à la traduction de l'*Histoire de Cicéron* de Middleton, « parce qu'elle sert à compléter davantage le choix des ouvrages agréables d'un auteur célèbre ». D'autres traductions, en revanche, n'ont pas eu accès à la collection, en raison du « volumineux » : c'est le cas du tome I de l'*Histoire de M. de Thou*, de l'*Histoire des Voyages* ou des *Lettres de Cicéron* ; d'autres ont semblé contraires au « goût françois » : c'est le cas, peut-être des belles traductions de Steele, de Lillo ou de Swift qu'on peut trouver dans le *Pour et contre*. Le choix de l'éditeur est arbitraire, il est commercial ; il nous éclaire moins sur Prévost que sur le goût des bibliophiles de la fin du XVIII^e siècle.

Laissons de côté ces vingt volumes de traductions et penchons-nous sur l'œuvre originale de Prévost, telle qu'elle apparaît dans les dix-neuf volumes restants. Les romans y figurent tous, à l'exception des *Aventures de Pomponius*, dont l'attribution est restée longtemps douteuse ; quelques lacunes peu importantes sont à signaler, entre autres l'« Avis de l'éditeur » qui figurait en tête du tome I des *Mémoires d'un homme de qualité* (édition Delaulne, 1728) et l'« Avertissement » du tome VI de *Cleveland* (édition E. Néaulme, Utrecht, 1738). Le recueil d'aventures et d'anecdotes tirées du *Pour et contre* peut être considéré comme très complet ; le mérite en revient à l'éditeur des *Contes, aventures et faits singuliers* publiés chez Duchesne en 1764 ; disons seulement que l'éditeur de 1783, pas plus que celui de 1764, n'a cherché à démêler les nouvelles originales des traductions ; sur ce point, le travail reste à faire. Dans l'ensemble, l'œuvre romanesque est donc bien représentée ; la correspondance et l'œuvre critique, en revanche, manquent complètement. Pierre Bernard était conscient de cette lacune ; dans la seconde version de son « Essai », il a fait une large place aux extraits de lettres publiées par Dom Dupuis dans son

« Abrégé de la vie de M. l'abbé Prévôt » ; il mentionne longuement le *Pour et contre*, il s'interroge sur certains problèmes d'attribution, cite *Pomponius*, la préface des *Contes* de Madame de Lintot, la *Revue des feuilles de M. Fréron*, et sous-entend une collaboration possible de Prévost au *Journal encyclopédique*. Il a senti que l'œuvre critique de Prévost était de premier plan et qu'elle restait en partie à découvrir ; mais son éditeur ne l'a pas suivi et le travail n'est toujours pas fait. Ce travail exigerait aujourd'hui bien des recherches préalables : nous savons mal ce qui, dans le *Pour et contre* ou dans le *Journal étranger*, est original et ce qui est traduit ; nous connaissons plus mal encore les apports de Prévost au *Journal littéraire*, aux *Lettres sérieuses et badines*, au *Journal encyclopédique*, au *Mercure* ou aux *Singularités historiques et littéraires* de Dom Liron. Il reste qu'une édition des œuvres de Prévost devrait faire une large place à la correspondance de l'abbé — une cinquantaine de lettres —, à la critique littéraire ou historique du *Pour et contre*, aux préfaces et aux opuscules critiques : le projet de traduction et la préface de l'*Histoire de M. de Thou* (1731, 1733), la préface des *Trois nouveaux contes de fées* de Madame de Lintot (1735), la *Relation de ce qui s'est passé dans une Assemblée . . .* (1739)⁴, la préface de l'*Histoire des voyages* (1746) et les « Observations générales sur l'Amérique » dans le tome XV du même ouvrage (1759), l'« Appendix du traducteur » enfin de l'*Histoire de la maison de Stuart*, traduite de Hume (1760). Faute d'une édition de l'œuvre critique, faute d'un « esprit de l'abbé Prévost », nous ignorons encore, pour une bonne part, les principes de critique historique et littéraire d'un des grands esprits du XVIII^e siècle.

La pensée de Prévost nous échappe parce qu'elle se perd dans l'anonymat des périodiques et des opuscules ; elle nous échappe aussi par manque de perspective chronologique : ce qui est vrai de l'œuvre critique l'est aussi pour l'œuvre romanesque. La collection Leblanc se révèle, sous cet angle, très imparfaite ; il est vain d'y chercher des dates et même un ordre chronologique précis. Pierre Bernard n'avait qu'une idée très approximative de la datation des romans de Prévost ; c'est ce que montrent en particulier les erreurs de chronologie contenues dans son « Essai », et plus encore l'ordre de publication des *Œuvres choisies* : en fait, les *Campagnes philosophiques* devraient succéder aux *Mémoires pour servir à l'Histoire de Malte* ; l'*Histoire de Marguerite d'Anjou* est antérieure à la *Grecque moderne* ; les *Voyages du capitaine Robert Lade* viennent trois ans après l'*Histoire de Guillaume le Conquérant* ;

⁴ Sur cette satire littéraire et sur son attribution, voir *Prévost romancier*, pp. 357-358.

les *Mémoires d'un honnête homme* n'ont été rejetées dans le tome 33 que pour des raisons matérielles de publication. Le désordre se retrouve à l'intérieur même de certains romans : les différentes époques de composition des *Mémoires d'un homme de qualité*, de *Cleveland* ou du *Doyen de Killerine* n'ont pas été distinguées ; les additions de 1756 aux *Mémoires d'un homme de qualité* ont été incorporées sans être signalées et la seule date fournie, celle de 1756 pour la « Lettre de l'éditeur » en tête du tome VI (1731), est fautive. La distribution de *Cleveland* en « livres » et non en tomes est le fait de l'éditeur : à qui veut trouver le « tome V » ou le « tome VI » mentionnés par la critique du temps, il faut une table de concordance. Cette incertitude quant à la datation des époques de composition est très dommageable ; il nous serait utile de savoir qu'entre l'installation de *Cleveland* à Saint-Cloud (tome IV de 1731, éd. Leblanc, tome II, p. 493) et sa rencontre avec Cécile, le roman a été interrompu pendant sept ans ; rien ne le dit dans l'édition Leblanc, et l'on attribue ensuite aux contradictions de Prévost ce qui est simplement le résultat de son évolution.

Passons au texte proprement dit. Pierre Bernard, fidèle aux principes d'édition de son temps, nous a donné une présentation unifiée et une version harmonieuse de l'œuvre de Prévost ; il a fait pour tous les romans ce que le romancier avait fait lui-même pour les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* et pour *Manon Lescaut*. N'était l'absence totale de variantes, ce texte serait acceptable. Établi à partir de la version revue et corrigée de 1756 pour les *Mémoires et aventures*, de l'édition Didot-Guérin-Néaulme pour *Cleveland*, des éditions originales pour la plupart des autres romans, il a été légèrement modernisé sans infidélité notoire ; les fautes d'impression sont relativement rares ; on lit réellement du Prévost. L'absence de variantes présente pourtant des inconvénients. On sait que le romancier a revu attentivement le texte de *l'Histoire du chevalier des Grieux* en 1753, et celui des six premiers tomes des *Mémoires et aventures* en 1756 ; la confrontation du texte original et du texte revu est ici d'un très grand intérêt ; c'est ce que montrent les éditions remarquables du tome V par M. Robertson et de *Manon Lescaut* par Fr. Deloffre. Compléter ce travail pour les cinq tomes restants des *Mémoires et aventures* est aujourd'hui indispensable. Pierre Bernard, lui, a choisi uniformément le texte de 1756 ; il en résulte pour *Manon Lescaut* un certain nombre de fautes qui ont été signalées⁵. Mais il est bon de rappeler

⁵ Voir la « Note sur l'établissement du texte » dans l'édition de Fr. Deloffre et R. Picard (Paris, Classiques Garnier, 1965, pp. 205-210) et mon article « À propos du texte de *Manon Lescaut*, éditions de 1756 et de 1759 », *Studi Francesi*, n. 13, 1961, pp. 89-93.

en outre que l'édition de 1756 des *Mémoires et aventures* est une édition expurgée. Max Brun a découvert dans l'édition Roguet d'Amsterdam (1729) un premier état du texte conforme à ce qu'en disent les contemporains ; on y trouve en effet une version singulièrement précise de l'épisode italien du tome II : le Grand Duc de Médicis et le Prince Jean Gaston y enlèvent l'épouse de l'Homme de qualité ; les noms sont cités ; la scène se passe à Florence ; c'est la « sottise » signalée par les supérieurs de Prévost en 1728 et par les gazetiers. Tous les textes autrement connus de 1728-1729 ne donnent qu'une version édulcorée de l'épisode ; il serait évidemment essentiel de retrouver l'édition originale ou d'étudier l'édition Roguet qui, jusqu'à nouvel ordre, en tient lieu. Ajoutons que pour l'ensemble des textes des *Mémoires et aventures* et de *Manon Lescaut* antérieurs à 1753-1756, les variantes sont déjà nombreuses, et que nombre des corrections de 1756 avaient déjà été adoptées par les correcteurs hollandais ; faute de connaître avec certitude l'édition originale, nous aimerions connaître au moins la filiation des différentes versions. Le même problème se pose à propos de *Cleveland* ; là encore, il nous manque un exemplaire de la première édition de 1731. Cette année-là, Prévost a donné à ses éditeurs trois manuscrits, l'un à N. Prévost, de Londres, qui le fit traduire en anglais et publia *the Life of Mr. Cleveland* en avril 1731 ; le second à Étienne Néaulme, d'Utrecht, qui faisait paraître les tomes I et II de *Cleveland* en juin, et le troisième à Didot qui le présentait à l'approbation en avril. De ces trois éditions, une seule se fit à proximité de Prévost, c'est l'édition Néaulme, dont précisément il ne nous reste aucun exemplaire ; tout au plus peut-on considérer qu'elle se retrouve intégralement dans l'édition Néaulme de 1732. Il reste nécessaire, si l'on veut avoir un texte sûr des premiers tomes de *Cleveland*, de collationner les principales éditions de 1731-1732 et de les comparer à la version anglaise de N. Prévost. Supposé que le texte initial soit rétabli, il restera fautif. C'est là la seconde grande difficulté posée par l'édition des romans de Prévost. Lui-même l'a signalée dans sa préface au tome VI de 1738 : « De quantité d'éditions des premières parties qui ont paru en France & dans les païs étrangers, il ne s'en est pas fait une sous mes yeux ; & n'ayant pas même été consulté, j'ai eu le chagrin de ne pouvoir suivre le conseil de mes amis, ni ma propre inclination qui me portoit à retoucher quelques endroits dont j'ai su que diverses personnes ont fait des plaintes ». Cet avertissement concerne avant tout les textes anticléricaux de *Cleveland*, que Prévost désavoue à son retour en France ; mais il concerne également toutes les fautes dues à la négligence de notre romancier, à la hâte avec laquelle il a abandonné ses manuscrits aux libraires. Il l'a reconnu

quand il a corrigé *Manon Lescaut*⁶ ; il l'a avoué encore, dans le *Pour et contre*, à propos de *Cleveland* : « La multitude de fautes d'impression qui se sont glissées dans les dernières Editions de l'Histoire de *Cleveland*, me met dans la nécessité de donner quelque jour un *Errata*. Comme il trouvera place dans cette Feuille, j'avertis d'avance que dans le nouveau Tome qui s'est imprimé en Hollande, & dont on assure qu'il est passé quelques Exemplaires à Paris, l'imprimeur a mis deux fois le Cap de Bonne Espérance, au lieu du Cap-Vert⁷ ». Cet *errata*, Prévost ne l'a jamais publié, et personne n'a suppléé à cette négligence ; c'est pourquoi l'on retrouve dans toutes les éditions et jusque dans la collection Leblanc le Cap de Bonne Espérance à proximité des Îles Canaries⁸. Des fautes aussi injustifiables se sont ainsi propagées dans tous les textes, y compris dans *Manon Lescaut* où l'on retrouvait, jusqu'à une date récente, un « je me sentais bien », en place d'un « je le sentais bien ». À ces fautes, l'imprimeur Leblanc a ajouté les siennes ; ici, c'est un relatif qui a disparu ; là, c'est un « peu effrayé » qui, modifié en « un peu effrayé », fournit le sens contraire⁹. Ajoutons à ces fautes d'impression une orthographe rectifiée qui, sans être celle de 1783 ou celle de 1810, n'est pas non plus celle de Prévost ; mentionnons encore diverses corrections nouvelles : des « ne point » changés en « ne pas », des conjonctions déplacées, des simplifications du genre « il dit » au lieu de « il ajouta »¹⁰, et l'on conclura que sans être mauvais, le texte Leblanc n'est pas sûr. Prévost n'a « purgé » qu'un seul de ses romans « des fautes grossières » qui le déparaient ; pour le reste de son œuvre, cette tâche immense nous incombe aujourd'hui.

Il faut donc établir le texte de Prévost et éditer ses œuvres complètes ; il s'agit véritablement d'une édition, non d'une réédition, car les œuvres complètes n'ont jamais été rassemblées et les *Œuvres choisies* n'en donnent qu'une idée très imparfaite ; elles ne sont qu'une collection dans laquelle l'œuvre personnelle et originale de Prévost n'entre que pour moitié. Réduite à elle-même, que devient cette œuvre gigantesque et décourageante ? Que deviennent les cent quatre-vingts volumes dénombrés par Pierre Bernard, les cent douze volumes encore alignés par Harrisse ? L'œuvre romanesque de Prévost se compose de dix ou onze romans, dont un seul, *Cleveland*, dépasse, en volume, *la Nouvelle Héloïse*, de deux vies historiques, et d'un ensemble de nouvelles publiées dans le

⁶ Voir le « nota » de l'*Histoire du Chevalier des Grieux*, éd. Deloffre, p. 8.

⁷ Le *Pour et contre*, tome XIV, p. 312 ; Prévost fait allusion au tome VI de 1738.

⁸ Éd. Leblanc, tome 6, pp. 200-201.

⁹ *Ibid.*, p. 357.

¹⁰ *Histoire d'une Grecque moderne*, éd. Leblanc, tome II, p. 47 (ligne 15), p. 107 (ligne 3).

Pour et contre. Ces œuvres narratives occupent une vingtaine de volumes de la collection Leblanc, soit environ dix mille pages ; réduites au format de nos éditions actuelles — celui de la Pléiade ou des classiques Garnier —, cela fait un peu plus de cinq mille pages : à peu près le volume d'ensemble de l'œuvre d'un Marivaux, d'un Rousseau, d'un Diderot. Ajoutons-y l'œuvre critique de Prévost, allégée des textes traduits ; groupons les préfaces, les opuscules, les dissertations dispersées dans ses grandes éditions, articles publiés dans les périodiques du temps ; replaçons-les dans leur perspective chronologique ; éclairons les textes satiriques mal connus, les *Aventures de Pomponius* et la *Relation du Parnasse*. À la faveur de tous ces textes oubliés et pourtant si intelligents, vifs et percutants, on verra apparaître un autre Prévost : un romancier lucide, averti de tous les problèmes de la création littéraire, un critique audacieux qui a su donner à la querelle des anciens et des modernes sa portée véritable, un philosophe très conscient des contradictions de sa génération, soucieux d'indiquer une voie difficile et d'apporter la contradiction jusque dans le camp de ses propres alliés. La critique paresseuse du XIX^e siècle a dénoncé jusqu'au ressassement la longueur et la monotonie de l'œuvre de Prévost ; elle en a souligné inlassablement le romanesque, le caractère improvisé, diffus, intarissable ; Prévost avait récrit dix fois le même roman sous des formes différentes, il avait traduit et compilé ; il était déconsidéré par ces trente-neuf volumes qui ne constitueraient qu'un « choix ». Qui songeait à des œuvres complètes alors que parmi les « œuvres choisies », il fallait lire les *Mémoires de Miss Sidney Bidulphe* et l'*Histoire de Cicéron* ? L'œuvre originale de Prévost, on ne la connaissait plus : seul Brunetière donne l'impression de l'avoir pratiquée. Une sorte d'entreprise de ravalement s'impose aujourd'hui, qui mettrait en pleine lumière l'unité et l'originalité de cette œuvre, qui en dégagerait les proportions, les ombres et les lumières. On verrait comment ces romans et ces réflexions critiques se succèdent au long d'une recherche à la fois anxieuse et délibérée, comment ces cycles romanesques, bien loin de se répéter, se développent d'une façon cohérente, comment cette création se renouvelle sans cesse et se remet en cause elle-même. Mieux situé dans son temps, Prévost retrouverait sa place à côté des philosophes, de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau et de Diderot, à côté des romanciers, Chasles, Marivaux, Crébillon, Duclos. Son œuvre critique et sa correspondance, rassemblées, établies, datées, permettraient de mieux comprendre sa recherche et ses hésitations. Une prodigieuse richesse est masquée par la grisaille de la collection Leblanc ; éditer Prévost serait le révéler.